

La littérature jeunesse québécoise en France : une question d'intérêts au pluriel

par **Pascale Grenier***

Pascale Grenier, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale du Québec, reprend la question de la faible diffusion de la littérature de jeunesse de son pays en France : elle s'appuie sur l'avis de différents spécialistes pour proposer plusieurs niveaux d'explication... et quelques remèdes.

À la veille de Noël dernier, je me suis fait offrir un cadeau inespéré par *La Revue des livres pour enfants* : une tribune pour parler de la littérature jeunesse québécoise aux Français - ou plutôt, une commande d'article pour répondre à la question suivante : « POURQUOI LA LITTÉRATURE JEUNESSE QUÉBÉCOISE EST-ELLE - RELATIVEMENT - INCONNUE EN FRANCE, TANDIS QUE NOUS, QUÉBÉCOIS, CONNAISSONS FORT BIEN CELLE DES FRANÇAIS ? » Avant d'y répondre, raconter une anecdote fort révélatrice de l'état des choses s'impose.

C'était il y a presque deux ans, lors d'un stage à La Joie par les livres. Première journée de stage, première activité : on me demande de dépouiller une liste de titres, « afin de me faire connaître les éditeurs français, ainsi que leurs principales collections ». Texto. Quinze points d'exclamation dans les yeux et autant de

* Pascale Grenier est bibliothécaire à l'Espace Jeunes de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, responsable du Centre québécois de ressources en littérature pour la jeunesse

points d'interrogation : pardon ?! En trente secondes, je venais de dégringoler de huit étages et de voir disparaître un lot d'utopies.

Car voilà, chez nous, au Québec, la littérature française est omniprésente. Et pour peu que quelqu'un s'y intéresse nul besoin de la lui présenter : nous la connaissons – et même très bien. Mais alors pourquoi, ô pourquoi, la connaissance et l'intérêt, les échanges et les partenariats autour de la littérature jeunesse québécoise, mais surtout les livres eux-mêmes, n'arrivent-ils pas à voguer paisiblement d'un continent à l'autre ?

Bibliothécaire (on dirait conservateur chez vous) spécialisée en littérature de jeunesse, je n'ai jamais fait de recherches approfondies sur la place qu'occupe la littérature québécoise dans la francophonie, mais c'est un sujet que je connais bien de par mon travail et auquel je réfléchis depuis un bon moment déjà. De plus, pour bien répondre à la question, j'ai fait appel à plusieurs acteurs du monde de la littérature jeunesse québécoise - éditeurs, bibliothécaires, libraires, intervenants, chercheurs, créateurs - afin d'avoir leur avis sur cette « question à 100 piastres », comme on dirait chez nous.

De la littérature jeunesse au Québec ?

Pour une population de 7 millions d'habitants, il s'est publié plus de 800 titres pour la jeunesse au Québec en 2001¹. Avec un tirage moyen de 5 000 exemplaires pour un livre jeunesse², de plus en plus de maisons d'édition ajoutent un secteur jeunesse à leur catalogue, sans compter les éditeurs qui ont fait de la littérature enfantine leur spécialité.

Pour faire la promotion de cette littérature, deux organisations de grande importance existent. Depuis 1971, Communication-Jeunesse veille à promouvoir auprès des jeunes la lecture d'œuvres québécoises et canadiennes françaises en multipliant les activités d'animation et de promotion. Publiée trois fois l'an, *Lurelu*, seule revue québécoise consacrée à la littérature pour la jeunesse, vise à faire connaître la littérature jeunesse québécoise, de même que ses créateurs³.

Aussi, depuis mai 2005, le grand public, les gens qui travaillent dans le domaine et les chercheurs ont accès au Centre québécois de ressources en littérature pour la jeunesse de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Seul centre en Amérique du Nord consacré exclusivement à la conservation et à la diffusion de collections en littérature jeunesse de langue française, il regroupe la presque totalité des ouvrages destinés aux jeunes publiés au Québec ou relatifs au Québec et offre une rétrospective des ouvrages récents et anciens pour la jeunesse publiés à travers le monde⁴.

En somme, la littérature jeunesse québécoise est en bonne santé. Nous sommes de mieux en mieux organisés, de plus en plus spécialisés et les jeunes Québécois apprécient « leur » littérature.

Le poids de l'Histoire... et des marchés

Mais pourquoi la littérature jeunesse provenant du marché français est-elle aussi bien connue au Québec ? La réponse est fort simple : tout repose sur une question de traditions culturelles. Le Québec est très jeune comparé à la

France, berceau de la francophonie, et ses activités d'édition aussi, inévitablement : « Alors que la France s'enorgueillit aujourd'hui d'une tradition littéraire de plus de dix siècles, celle du Québec ne compte guère qu'un siècle et demi », écrit Françoise Lepage, chercheuse en littérature de jeunesse⁵. Nous avons connu des éditeurs importants dès le milieu du XIX^e siècle, mais c'est avant tout avec le début des années soixante que cette industrie culturelle a pris son véritable envol⁶. Pourtant, « le Québec n'a jamais rompu ses liens culturels avec la France [qui], pour sa part, s'est pendant longtemps complètement désintéressée de l'évolution culturelle de ses ex-colonies », continue Françoise Lepage.

Si, depuis quelques années, notre production est de plus en plus dynamique et en constante augmentation en termes de titres, il reste qu'elle doit rivaliser avec une édition française toujours fort abondante. En 2002-2003, 52 % des exemplaires et 81 % des titres sur les tablettes de nos librairies provenaient de l'étranger⁷.

Lorsqu'on mentionne qu'il y a eu 800 titres publiés au Québec en 2001, on parle de 800 titres originaux – nous ne publions que très peu de traductions. Or, en France, « ...la majorité des livres jeunesse [...] sont des traductions, principalement de l'anglais et de l'américain », précise Raymond Plante, auteur et professeur en littérature jeunesse à l'Université du Québec à Montréal. Nous ne nous en plaignons pas : les documentaires surtout coûtent très cher à produire et nous sommes ravis de pouvoir les acquérir. Seulement, c'est encore un marché que nous ne pouvons pas concurrencer.

Des faits qui pèsent lourd dans la balance : qui dit plus grosses parts de marché dit plus de moyens pour la diffusion, plus de visibilité, plus d'achats, plus d'argent... Toutefois, ce problème n'est pas uniquement « québécois » : « C'est le problème de la marginalisation des "petites cultures" ou, disons, des cultures économiquement faibles », explique Catherine Germain, éditrice aux éditions Les 400 coups et aux éditions Boréal jeunesse.

Se faire voir pour se faire lire

À la lecture de ces lignes, certains se demandent peut-être ce que nous attendons pour aller vendre nos livres en France. Facile à dire, beaucoup moins facile à faire. Je ne connais pas un éditeur québécois qui n'aimerait pas que ses livres soient distribués dans les librairies françaises – et ce n'est pas faute d'avoir essayé : « Par le passé, certains y ont laissé leur chemise », confie Raymond Plante.

Toutes les personnes que j'ai interpellées sont unanimes : c'est sur le plan de la diffusion que le bât blesse. Car pour se faire lire, il faut se faire voir.

Traverser l'océan, d'accord ; mais il reste que la France et le reste de l'Europe, c'est loin, et pour que la démarche porte ses fruits, il faut revenir souvent – et persister. Le mieux, pour une maison d'édition, c'est évidemment d'avoir un professionnel sur place, à l'année, qui voit à la promotion et à la diffusion de ses livres. Mais c'est une grosse dépense, que dis-je ! un investissement considérable que peu d'éditeurs québécois peuvent assumer. Certes, il y a certaines occasions de promouvoir ses publications,

comme les salons du livre. May Sansregret, libraire spécialisée en littérature jeunesse, est allée au Salon du livre de Montreuil ces deux dernières années. Elle rapporte que « peu de maisons d'édition québécoises y sont représentées et comme peu de titres y sont envoyés, un Français qui se présente au stand québécois n'a qu'un petit aperçu de notre production. »

Quant aux médias... Tristement, nos propres médias ne s'intéressent que très peu à la littérature générale, encore moins à la littérature jeunesse. Et « comme elle n'est pas suffisamment diffusée ici, il n'est pas surprenant qu'on la connaisse mal ailleurs dans le monde », admet Nadine Fortier, consultante en littérature jeunesse. « Pour qu'un livre soit vraiment sur le marché, il faut qu'il soit non seulement disponible, mais aussi qu'il bénéficie d'un minimum de promotion. Et pour cela, il faut avoir des moyens financiers... ce que nous n'avons pas ! », réplique Catherine Germain.

Certes, nous manquons de moyens financiers pour bien diffuser notre littérature chez vous. Mais même si nous les avons, y seriez-vous intéressés ?

Méconnaissance ou désintérêt de la mère patrie ?

Car la question se pose : la méconnaissance de la littérature québécoise en France est-elle volontaire ou involontaire ? La France publie tellement de livres, pourquoi s'intéresserait-elle aux nôtres ? Selon Claire Séguin, bibliothécaire à la Direction des services aux milieux documentaires, une collègue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, « le

clivage entre le rayonnement de l'édition jeunesse au Québec et son absence de rayonnement en France ne dépend pas de la qualité des ouvrages ou de l'ancrage sociologique des thématiques, bon nombre de publications québécoises pouvant avec assurance assumer les comparaisons. » De quoi dépend alors le clivage ?

« Méconnaissance ou désintérêt ? Et s'il ne s'agissait tout simplement que d'un comportement de monopole par rapport à l'ensemble de la francophonie ? » se demande Ginette Guindon, bibliothécaire à la retraite et auteure de *La Bibliothèque des jeunes*⁸. Ce à quoi Daniel Sernine et Ginette Landreville, de la revue *Lurelu*, ajoutent : « Blocage mou, obstruction par inertie, rigidité des structures : il n'y a pas de loi française qui interdit la vente de nos livres en France, mais dans les faits un protectionnisme certain s'exerce quand même. »

Pour les Québécois, l'accent et le vocabulaire différents des Français n'ont jamais vraiment été considérés comme un problème. Or, il semble que l'inverse ne soit pas aussi vrai : « [À cause de] l'évolution linguistique du Québec, qui a élargi le fossé entre les deux continents, les Français ne comprennent pas très facilement la langue québécoise, soit à cause de l'accent, soit à cause des mots et expressions qui lui sont particuliers, parce qu'ils ont subi l'influence de l'anglais ou parce qu'ils recouvrent des réalités qui n'existent pas en France », explique Françoise Lepage. Mais est-ce une explication « valable » ?

Parce que voilà, votre littérature jeunesse, les jeunes Québécois la comprennent

- et l'apprécient ! Le meilleur exemple qui me vient à l'esprit : *Les Confessions de Georgia Nicolson*, de Louise Rennison (Gallimard jeunesse). Une série traduite de l'anglais certes, mais « argoté » à l'extrême. Et devinez quoi ? Ce fut un grand succès auprès des jeunes lecteurs québécois !

Dans la dernière année, Communication-Jeunesse a organisé en collaboration avec la Bibliothèque internationale de jeunesse de Munich plusieurs projets dont les Rencontres Québec/Allemagne sur le livre jeunesse. Or, « avec la France, bien que nous ayons de nombreux contacts et partenaires intéressés par nos programmes [de promotion de la lecture], aucune action concertée n'est venue concrétiser cet intérêt mutuel », raconte Johanne Gaudet, directrice générale de Communication-Jeunesse.

Vous faites de l'excellente littérature. Aussi, je crois que lorsque vous vous intéressez à la littérature d'ailleurs, vous aimez qu'elle soit teintée de la couleur locale. Ne soyez pas gênés : nous sommes tous pareils. Les pays arabes et leurs *Mille et une nuits*, les contes chinois pleins de sagesse... et le Québec, ses Amérindiens, ses décors d'hiver dans lesquels les héros se promènent en traîneaux à chiens... Dommage, car des livres racontant des histoires avec des thèmes universels et accessibles, nés de la plume et de l'encre de créateurs incomparables, nous en avons des centaines à vous proposer.

La suite de l'histoire...

Tout n'est pas aussi noir qu'on serait tenté de le croire. On a vu dans les dernières années des créateurs québécois se faire publier par des éditeurs étrangers,

dont Marie-Louise Gay, Michèle Lemieux, Dominique Demers, Gilles Tibo et Stéphane Poulin. Ce dernier mentionne d'ailleurs : « À titre d'illustrateurs, nous bénéficions individuellement des efforts [des éditeurs québécois] puisque les éditeurs européens nous reconnaissent de plus en plus et cherchent à travailler avec nous. » Claire Séguin ajoute : « La littérature jeunesse québécoise n'échappe pas aux mêmes constats que l'on peut faire plus largement sur l'ensemble de notre offre culturelle que ce soit le cinéma, la musique, la littérature générale, autant de propositions qui commencent timidement à faire leur place sur le marché français. »

Une autre histoire entre le Québec et la France qui est loin, très loin d'être terminée...

1. Source : Bibliothèque nationale du Québec. 2001. *Les Statistiques de l'édition au Québec*, p. 14. www.banq.qc.ca (consultée le 5 janvier 2006).
2. Source : Association nationale des éditeurs de livres. www.anel.qc.ca (consultée le 5 janvier 2006).
3. Pour en savoir plus sur ces deux organisations : Communication-Jeunesse : www.communication-jeunesse.qc.ca et *Lurelu* : www.lurelu.net.
4. Pour en savoir plus sur le Centre québécois de ressources en littérature pour la jeunesse : http://www.banq.qc.ca/portail_jeunes/cqrlj/index.jsp
5. Françoise Lepage a publié en 2000 aux Éditions David *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada)*, qui lui a valu trois prix littéraires.
6. Source : Association nationale des éditeurs de livres.
7. Source : Observatoire de la culture et des communications du Québec. *État des lieux du livre et des bibliothèques 2004*, pp. 135 et 137. (Merci à Daniel Sernine et à Ginette Landreville pour les chiffres.)
8. Guindon, Ginette. 1995. *La Bibliothèque des jeunes : des trésors pour les 9 à 99 ans*. Boucherville : Québec Amérique. (Coll. Explorations) - Un outil qui recense le meilleur de la littérature jeunesse de toute la francophonie – tiens donc !